**Zeitschrift:** Domaine public
**Herausgeber:** Domaine public
**Band:** 37 (2000)
**Heft:** 1448

**Rubrik:** Chronique

**Nutzungsbedingungen**
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Siehe Rechtliche Hinweise.

**Conditions d'utilisation**
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. Voir Informations légales.

**Terms of use**
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. See Legal notice.

**Download PDF:** 10.05.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

# Restaurant chinois

***« Chère Anne, j'ai bien reçu ton changement d'adresse. Quatre fois en huit ans, décidément, c'est une manie. As-tu pensé à une thérapie? »***

LAUSANNE, L'AUTRE JEUDI. Pause de midi et fin de l'acte Un. Bientôt cinq heures que je déménage. Actuellement, la totalité de mes biens matériels navigue dans un camion navette, quelque part en ville. Quant à moi, déposée entre deux voyages au hasard de mon nouveau quartier, envoyée en éclaireuse à la recherche d'un repas capable de réchauffer les os et le moral du nomade occasionnel de base, je flotte, épuisée, désemparée, suspendue entre deux domiciles fantômes.

Si riant en juin, l'endroit, aujourd'hui, me paraît lugubre. Une banlieue dortoir, encombrée de voitures parquées à la corde. Des places de jeu sommaires. Désertes et balayées de feuilles mortes. Les maigres platanes que je croise ont la pelade. Sur la colline, la forêt qui subsiste évoque les cartes de deuil de supermarché. Pas la queue d'un rayon de soleil à l'horizon, un ciel de grands fonds marins, et cette bise! Noire, comme à Genève, seule fusion lémanique parfaitement réalisée. Mélancolie et désespoir! Où donc, dites-moi, dans quelles malles et dans quels cartons, rapercherai-je, ce soir, mes écharpes et mon édredon?

## « Que vaut la vie sans boulangerie? »

Impossible de me rappeler l'emplacement du restaurant chinois repéré l'été passé. Frigorifiée, je presse le pas. Le chemin est un requiem au petit commerce. Barbouillées de peinture, les vitrines de plusieurs magasins à l'abandon. Celle d'un coiffeur au seuil de la retraite, placardée de photos sépia. A la devanture étique de l'unique épicerie, une affichette annonce un « Dépôt de pain ». Que vaut la vie sans boulangerie? Puis, inévitable parasite, le voilà qui suit, l'horrible satellite rouge drapeau de la grande distribution populiste. Peu après, camouflée de macramé jaune pisseux, une entreprise de sécurité vous garantit un service percutant, offrant les gadgets les plus pointus de la profession. Ambiance.

Enfin, incongrue, tapageuse, l'enseigne de la cantine cantonaise. Salle à manger bondée, enfumée. Sombre à s'encoubler. Baies sur la rue et ses lueurs glauques. Parois tapissées de bleu polyester. Du plafond, des spots tirent à blanc sur les convives. De vraies lumières à s'engueuler. Le « Vous avez réservé? » est maussade, presque agressif. Prise en faute, je bafouille, j'explique bêtement que je déménage, que j'attends quelqu'un. Rictus et courbette à la baguette, l'honorable maître d'hôtel me coupe d'un impérieux: « Suivez-moi! ». Me pousse au milieu de nulle part, me lance un menu plein de numéros sous le nez et me « laisse réfléchir ». Le dos collé au mur, un projecteur dans l'œil, j'essaie de décrypter la carte.

## « Le monde n'a pas changé pour autant »

J'ai choisi le potage au crabe et le bœuf aux épices. Je me suis armée de patience. J'ai bu de l'eau à perdre haleine. La poussière, l'effort, ces nettoyages stériles, pour l'honneur... Un appartement n'est jamais plus propre et plus beau que quand on le quitte. On ne devrait vivre que dans ceux-là.

Il est midi et demie, et je finis mon bouillon lorsque je réalise que je ne suis plus seule. Mon compagnon me frotte les mains. Je me réveille pour de bon. La salle a remis le son. Le brouhaha est indescriptible. Et les odeurs. Friture, soya et riz vapeur, eau de Cologne jasmin au litre, tous les parfums d'Asie me sautent aux narines. Un coup de soleil dehors, la pièce entière se rallume. Les discussions résonnent, précises, intrusives, désormais indissociables de ce retour subit du réel: j'ai déménagé, et alors? Je me suis déplacée, la belle affaire. Le monde n'en a pas changé pour autant.

Accoudé à la table voisine, il y a ce fils, l'air ennuyé. Et sa mère, très vieille, très sourde. D'elle je n'aperçois que le dos osseux, la mousse bleutée des cheveux clairsemés. D'une voix de crécelle, elle se plaint de l'exiguïté de son « living ». Le fils soupire, rectifie un chiffre, le répète, se fâche sans conviction. La mère insiste. Que va-t-elle faire de sa crédence. « Tu sais, le buffet à vaisselle. Tu es sûr de ne pas le vouloir? » Le fils refuse, et la mère repart dans un monologue éclairant: elle est en train d'emménager, elle aussi. Pauvre âme égarée, qui l'a délogée? Quel malheur, quelle rénovation, quelle destruction d'immeuble, à son âge? « La commode non plus, dis? » Le bras levé, le fils ne répond pas, il demande l'addition. La mère baisse les épaules. Elle capitule. Elle ne pèse plus rien.

A la table ovale, devant la fenêtre, on parle fort et on rit beaucoup. Ils sont douze au mégaphone. Des aînés, comme on dit. Une réunion de classe, un cours de gym douce pour troisième âge? Je penche pour la sortie de contemporains, « avec les femmes ». Au nombre de quatre (les autres ont inventé une excuse) ces dernières sont encore plus bruyantes que les messieurs. Elles relancent sans cesse la conversation. Pour les autres clients, pas moyen d'en mener une en privé. Alors, forcés et contraints, on se tait et on écoute.

## Notre futur président de la Confédération

Cet échalas chauve, notamment, un prénommé Fritz; à intervalles réguliers, il se lève, ouvre son calepin et récite une des plaisanteries qu'il y a consignées. Psychiatres juifs et nègres idiots en rôles principaux. Pas très drôle, mais l'amicale s'esclaffe civilement. C'est l'intention qui compte. On n'est pas raciste. Voyez la fille d'Albert. Elle a adopté deux Coréens qui ont très bien tourné.

– N'empêche, grasseye un certain Robert, ce fameux taux d'étrangers! On a commencé à combien, 9, 12 %? On est arrivé aux 18%. Quand on votera sur les 50%, on aura bonne mine.

– D'ici qu'on ait un Mamadou conseiller fédéral, enchérit Christiane.

– Pourquoi pas, s'il est capable, trompette Albert. Et ça, à voir les sept cloches qu'on a au gouvernement, c'est loin d'être mission impossible.

Dans le coin, attablé solitaire, noué dans sa cravate, un grand Noir lève les yeux de son journal. Il ravale sa salive, secoue la tête et nous sourit. Drôlement sympathique, notre futur Président de la Confédération.

Anne Rivier